



Coup d'Blues musiciens

Le duo Coup d'Blues (Dom Bruneau et Patrick Sibilli) a adapté en musique certains poèmes de Rimbaud dans un spectacle, « Rimbaud Blues ».

Quand avez-vous rencontré Rimbaud ?

La première fois qu'on a rencontré Arthur, c'était, bien sûr, à l'école... Honnêtement, il ne nous a pas laissé un grand souvenir, à ce moment-là. Nous n'étions pas prêts, à l'époque. D'ailleurs, c'était surtout le fait d'apprendre « par cœur » les poésies qui nous ennuyait. La deuxième fois que nous nous sommes rencontrés, c'est par l'intermédiaire d'un ami commun, Pascal Del-pierre. Celui-ci a proposé à Dom de mettre en musique quelques textes d'Arthur Rimbaud, à l'occasion du Printemps des Poètes, en 2002.

DOM BRUNEAU. – Je lui ai demandé quelques jours de réflexion... ne me souvenant plus

vraiment de grand-chose, à part « Le Dormeur du val ». J'ai foncé dans une librairie acheter un recueil de Rimbaud et me suis installé, le soir, dans ma cuisine avec ma guitare et un petit magnétophone pour essayer de composer quelque chose.

Votre intérêt pour son œuvre fut-il immédiat ?

D.B. – Oui, quand j'ai redécouvert ces textes, en 2002, j'ai été immédiatement, spontanément touché par l'univers rimbaldien.

Quels liens existe-t-il, selon vous, entre Rimbaud et le blues ?

D.B. – C'est curieux d'imaginer qu'au même

moment, aux États-Unis, naissait le blues, cette musique inventée par les esclaves noirs, et que, de l'autre côté de l'Atlantique, chez nous en Europe, c'était les débuts de la photo, de l'impressionnisme en peinture, de nouvelles formes d'écriture... mais aussi la naissance du chemin de fer, de l'automobile... Rimbaud et le blues s'inscrivent donc dans cette logique de création. Mais, ce qu'il y a de commun entre les deux, c'est le désespoir, la douleur et la mélancolie et le fait d'oser quelque chose de différent, de spontané dans l'expression, d'utiliser d'autres chemins dans l'écriture...

PATRICK SIBILLI. – Peut-être l'errance (au sens propre) vers des jours meilleurs : comme les musiciens de blues noirs du sud des États-Unis qui fuyaient un Sud ségrégationniste, en partant souvent à pied vers le nord du pays, dans l'espoir de trouver du travail, et une vie meilleure, « l'homme aux semelles de vents » semble également fuir la vie en souffrance qu'il revit en permanence partout où il se trouve... Cette errance est sans doute, à mes yeux, un lien important entre Arthur Rimbaud et le blues.

Quelles difficultés pose l'adaptation musicale de Rimbaud ?

Ces textes n'ont pas été conçus pour être mis en musique... Par exemple, ils n'adoptent pas la structure classique « couplet-refrain ». Ou bien, il s'agit de poèmes en

prose. De plus, certains sont très longs. Ce qui n'est pas sans poser problème. Nous avons eu envie de nous approprier les textes : nous n'avons pas hésité à couper, sélectionner, extraire, fabriquer des refrains en répétant certains vers. C'est le cas par exemple de « Qu'est-ce pour nous mon cœur que les nappes de sang... » (« Poésies 1872 »). Nous avons extrait « Ça nous est dû. Le sang ! le sang ! la flamme d'or ! » et c'est ainsi devenu le refrain de cette chanson.

Y a-t-il, selon vous, une musicalité particulière de la poésie rimbaldienne ?

D.B. – C'est évident. Ce qui m'a le plus surpris, c'est le rythme et surtout le « son » des mots choisis. Oui, on peut dire qu'il y a une intensité musicale clairement choisie par Arthur Rimbaud pour mettre en valeur, donner du relief à son discours.

P.S. – Les mots et les phrases semblent assemblés pour être mis en musique et chantés. Cela devient une évidence pour le musicien au bout d'un certain temps de travail. Cela frappe immédiatement le spectateur qui découvre ces textes mis en musique.

Quels poèmes des Illuminations avez-vous adaptés ?

« Aube », uniquement. La mélodie est venue naturellement se poser sur un bourdon¹ joué

à la guitare. C'est une structure rythmique qui accompagne toute la chanson. Cela sonne un peu comme la cloche d'une église et apporte un côté lancinant, sensuel, au morceau. Le reste provient d'autres recueils... « Pauvre Songe », « Morts de 92 », « Première Soirée », « Ô Saisons ô châteaux », « Conneries », « Poésies 1872 » (« Qu'est-ce pour nous mon cœur... »), « Le Bateau ivre », « Les Mains de Jeanne-Marie », « Le Dormeur du val », « Les Effarés »...

Comment s'est effectué ce choix ?

D.B. – Spontanément. Guitare en main, je me suis simplement laissé guider par les textes, sans réfléchir, intuitivement, je dirais presque de façon animale... C'était à mes yeux la seule issue possible. Comme on compose de vrais blues ! Certains textes sont donc venus très vite. D'autres ont été un peu plus laborieux. Je me suis longtemps refusé à mettre « Le Dormeur du val » en musique, par exemple. Peut-être parce que c'était le texte le plus connu... Et puis, voilà, j'ai eu une idée en tête qui ne me quittait plus. J'imaginai une musique telle que celles qu'on entend à la Nouvelle-Orléans, lors des enterrements : à la fois pudique et festive, une sorte de gospel... On l'a essayé avec Patrick et c'est devenu tellement évident qu'on l'a faite. Et c'est un grand plaisir pour le public et nous.

Le public que vous rencontrez connaît-il les textes de Rimbaud ? Comment réagit-il à votre travail musical ?

D.B. – La première fois que j'ai joué « Rimbaud Blues », c'était à l'occasion du Printemps des Poètes, en 2002. J'étais seul avec ma guitare dans une MJC de Ville-neuve-la-Garenne, située au milieu des tours, avec un public très varié. L'attention fut remarquable. Pourtant, ce n'étaient pas des gens qui, *a priori*, connaissaient Arthur Rimbaud. À la sortie, des personnes sont venues me dire que cela leur donnait envie de le lire ou le relire.

P.S. – Le titre du spectacle, « Rimbaud Blues », est évocateur. Les spectateurs viennent sans doute pour le premier, le second, ou les deux ! Les réactions sont très surprenantes. En effet, beaucoup viennent nous remercier de leur avoir fait découvrir ou redécouvrir ce poète. Certains nous demandent des références d'ouvrages.

Ressentez-vous chez ce public une fascination pour Rimbaud au-delà de son œuvre ?

D.B. – Il ne faut pas oublier qu'on ne joue pas « Rimbaud Blues » pour un public de spécialistes. Nous essayons de faire partager les sensations que nous avons éprouvées en travaillant sur ce projet, en

découvrant l'homme, ses excès, son époque. On parle beaucoup durant le spectacle (nous sommes de grands bavards). C'est très libre : suivant le public, on adapte le discours. Bien sûr, on parle des voyages de Rimbaud, du fait qu'il était très jeune lorsqu'il a écrit l'essentiel de son œuvre...

P.S. – Les anecdotes qui émaillent ce spectacle rendent, semble-t-il, le personnage très attachant et incitent à en découvrir un peu plus...

Partagez-vous cette fascination ?

D.B. – Comment ne pas être fasciné ?! Depuis le début de cette aventure, j'ai lu plusieurs livres sur le personnage. J'ai l'impression qu'on fait un voyage, un parcours à ses côtés. La jeunesse, la fougue, les excès, les voyages. Et tout ce qui va avec : l'absinthe, la poussière de la route, la guerre... Ça bouillonne en permanence ! J'aime l'ambiance, j'imagine l'époque. On a d'ailleurs une mise en scène symbolique : nous sommes tous les deux assis autour d'une table de bistrot avec deux verres d'absinthe et une bouteille. C'est une forme de conversation que l'on fait partager au public.

P.S. – Je ne peux pas parler de fascination proprement dite, mais plutôt d'un intérêt très fort pour cette personnalité à vif, torturée, qui après avoir vécu plusieurs vies,

quitte tout pour rien. L'errance éternelle, en quelque sorte...

Que peut, selon vous, représenter la poésie de Rimbaud pour de jeunes lecteurs qui la découvrent aujourd'hui ?

D.B. – Il est vrai que la poésie n'est pas forcément le mode d'expression préféré d'aujourd'hui. Il me semble, malgré tout, que la force de l'expression d'un adolescent comme Rimbaud est universelle. Certains thèmes développés sont toujours d'actualité. Et puis, peut-être est-ce la manière de présenter les choses... Je ne crois pas que ses textes soient inabordables. Récemment, nous avons eu l'occasion de jouer en banlieue parisienne (Limay, Mantes-La-Jolie) devant plusieurs centaines d'élèves. On a eu un peu peur de faire un bide, honnêtement. Eh bien, pas du tout ! C'était extrêmement touchant. Des élèves sont venus nous embrasser à la fin du spectacle. Je ne sais pas ce qu'il en est resté. Il faudrait interroger les enseignants.

P.S. – Je pense que la lecture de ces textes peut être assez compliquée pour de jeunes lecteurs. Cependant, nul doute qu'une première approche musicale telle que nous la présentons peut aider à éveiller la curiosité de ce personnage attachant.

1. Ton qui sert de basse continue à certains instruments.